

Meurtre dans l'orient(al)express

Dans son programme, l'Opéra de Baugé avoue sincèrement avec quelle angoisse il a été décidé de monter *Aïda*, entreprise bien plus difficile que les autres œuvres au programme cette année, l'*Elixir d'Amour* de Donizetti et la *Chauve-Souris* de Johann Strauss fils. Mais pour le public, c'est un opéra qui réunit tout: amour sans retour, trahison, vengeance, grand spectacle et suffisamment de musique censément « exotique », évoquant l'orient mystérieux. A ce propos, il était dommage d'une part qu'un chanteur blanc doive « se noircir » et d'autre part que les chanteurs noirs (même les choristes) apparaissent seulement dans les rôles spécifiquement « noirs » des éthiopiens d'*Aïda* mais dans aucun des autres opéras. Ceci n'est –cependant- ni spécifique à Baugé ni même inhabituel. C'est en effet un domaine où le théâtre pur est très en avance sur l'opéra. Il est à souhaiter que l'opéra fasse un effort pour se rattraper rapidement.

Le malheureux soldat égyptien Radamès, à peine en scène, est confronté à son plus implacable ennemi, sous la forme non pas de la jalouse Amnérís ou des prêtres vindicatifs mais de l'air « Céleste *Aïda* », air qui emplit de terreur les ténors les plus braves, qui doivent le chanter avant même d'avoir eu le temps d'enlever leur manteau. En l'occurrence, Shaun Dixon est doté d'une excellente voix de ténor spinto et chante cet air avec clarté, précision et fraîcheur, et pour une fois, sans effort. Cependant, là et à d'autres moments, Dixon ne semble pas être un acteur né et aurait gagné à être un peu plus dirigé. Il en est de même pour le grand prêtre Jonathan Story, doté d'une voix puissante mais dont le langage corporel et l'expression, quoiqu'il soit en train de chanter, sont ceux d'un individu, qui attend le bus, en espérant qu'il ne va pas se mettre à pleuvoir.

Entre Amnérís, Magdalen Ashman, excellente par son jeu et par sa voix. Elle croit avoir surpris un échange de regards amoureux entre son amant Radamès et son esclave *Aïda*, et bien entendu, quand *Aïda* entre sur scène, elle échange avec Radamès un regard qui dure bien dix secondes. Pour le rater, il aurait fallu qu'Amnérís se soit trompée de théâtre. Malgré tout, pour être vraiment sûre, elle teste *Aïda*, en lui annonçant la fausse nouvelle de la mort de Radamès au combat. Maintenant, elle est sûre d'avoir une rivale et la vie d'*Aïda* devient bien compliquée: l'homme qui l'aime combat pour la nation dont elle est esclave contre son père et ses frères qui sont dans l'armée éthiopienne, il est difficile d'imaginer une heureuse issue pour elle.

Les choses empirent encore quand Radamès dont on apprend qu'il a survécu à la bataille, entre avec son prisonnier, le père d'Aïda, Amonasro, excellent Simon Thorpe. A Baugé, Aïda traverse la scène en courant pour embrasser Amonasro, ce qui, étant donné sa position est peu crédible - une réaction involontaire de surprise en le voyant, rapidement étouffée par la pensée du danger qu'elle lui fait courir aurait été plus plausible. A ce stade, cependant, la notion de vraisemblance a totalement disparu de la scène, la grandiose marche est accompagnée par une série de figurants faisant une démonstration d'armes de l'âge de bronze 101. Difficile de savoir si ces armes sont celles des vainqueurs égyptiens ou celles des éthiopiens vaincus. Quoi qu'il en soit, ce passage qui a provoqué rires ou silence stupéfait du public n'a pas sa place dans le spectacle. De même, il faut une véritable raison scénique pour faire venir tous les protagonistes sur le devant de la scène à la fin de l'acte, « ca fait bien comme cela » n'est pas suffisant.

Aivale Cole était Aïda, sa voix naturellement forte s'appuie sur une solide technique, elle est aussi une excellente actrice. Elle était à son mieux dans ses duos avec Radamès et Amonasro mais l'air « O patria mia, » quoique admirablement chanté était un peu plat et sans expression, comme si ce n'était qu'un simple exercice vocal.

C'était cependant une jolie idée que de lui faire tremper sa main dans la fosse d'orchestre, comme dans une rivière, des rideaux enroulés figurant des arbres faisaient aussi bon effet (tout au moins jusqu'à ce qu'un figurant en renverse un). Pendant la deuxième partie, il est difficile de prendre au sérieux le malheureux Radamès affublé d'un costume grotesque : son choix pour mener les égyptiens au combat est peut-être surprenant, mais il y a des limites. De même, les costumes des prêtres auraient paru aberrants, même pour une série télévisée de science fiction des années 70.

Dans la scène finale, Radamès, enterré vivant, découvre Aïda derrière un pilier comme si elle avait voulu lui faire une blague (qui dit que la mort par lente asphyxie ne peut être amusante ?). Leur duo (un trio en réalité compte tenu de la participation d' Annéris) est admirablement chanté.

Tout bien considéré, l'Opéra de Baugé sous la baguette de Philippe Hesketh s'est montré à la hauteur du défi musical d'Aïda, -l'orchestre sonnait admirablement, et Carleen Ebbs, qui s'est aussi distinguée dans la Chauve-Souris mérite une mention spéciale pour son invocation au dieu Ptah- mais a eu du mal à en maîtriser la dramaturgie.